

OBSEQUES DE MARCIEN TOWA. TEMOIGNAGE de NJOH MOUELLE

Monsieur Le Ministre

Monsieur Le Recteur,

Messieurs les Doyens

Messieurs les Professeurs,

Chers Etudiants,

Permettez-moi de commencer par renouveler à Madame TOWA Eutropie et à tous les enfants TOWA, l'expression de mes condoléances émues.

Marcien Towa laisse une famille unie, et mentalement forte, pour surmonter la dure épreuve de son départ qui vient après celle endurée à l'occasion de la perte de deux enfants adultes dans le passé. Que Madame Towa veuille bien accepter l'expression de notre admiration pour tout ce qu'elle a représenté de positif au côté de son mari, depuis le début de leur union en 1961 en France.

Je me tiens devant vous, Mesdames et Messieurs, pour dire adieu, à un philosophe auquel me lient plusieurs liens. Les liens d'abord, d'un cheminement professionnel des premières heures, au sein de l'institution universitaire camerounaise. Car, c'est Marcien Towa, Directeur des Études et chef du département de philosophie de l'ENS qui accueille à la rentrée d'octobre 1967 Basile Fouda et moi-même, comme nouveaux collègues avec lesquels la collaboration va être harmonieuse au sein du département de philosophie.

Trois autres liens me lient à Marcien Towa. C'est lui qui me fait découvrir, peu de temps après mon retour des études et mon insertion dans le corps enseignant de l'université naissante, l'équipe qui se réunissait dans les locaux des Editions CLE, autour de Bernard Fonlon, pour la discussion des articles à faire paraître dans la revue ABBIA. En 1969, dans les numéros 21 et 23, Marcien Towa signe deux articles, « Aimé Césaire, prophète de la révolution des peuples noirs » (n° 21) et « Les Pur-Sang (Négritude césairienne et

surréalisme » (n° 23). Mes propres premiers articles dans la revue Abbia paraîtront dans le numéro 25 d'avril 1971 (« La tentation de la facilité »), et dans le numéro double 27-28 de juin 1974 (« Sagesse des proverbes et développement »).

Je viens de mentionner les Editions CLE comme ayant été le lieu de réunion du comité de rédaction de la revue Abbia : voilà l'autre lien qui nous lie, nous qui, inspirés par une sorte de nationalisme et de militantisme panafricaniste à la fois, avons immédiatement et continuellement fait confiance à la toute jeune et première maison d'édition installée en Afrique francophone au sud du Sahara, alors que nous aurions pu solliciter d'autres maisons d'édition en Europe. Nous étions fiers de pouvoir trouver sur le sol camerounais, à Yaoundé, une maison d'édition qui avait déjà édité des auteurs Ivoirien (Bernard Dadié), Dahoméens(Jean Pliya), Congolais (Henri Lopez), Tanzaniens (Julius Nyerere), bref de nombreux auteurs d'autres pays africains.

L'autre lien est celui de nos œuvres au programme de philosophie du baccalauréat, par l'intermédiaire desquelles, nous nous rencontrons tout au long des années scolaires dans les salles des classes terminales, sans nous voir.

Enfin, dernier lien, (dans cette présentation et non dans l'ordre chronologique) :ceux qui ont connu ce campus de Ngoa Ekelle pendant les années 1970 seraient surpris, si je ne mentionnais pas cet autre lien ayant fait de nous, deux des animateurs parmi d'autres, de la vie intellectuelle par les nombreuses conférences que nous donnions dans une université qui fonctionnait en ces temps-là comme une sorte d'immense Ruche pour production de miel culturel !

Monsieur Le Ministre, Monsieur le Recteur, Monsieur le Doyen, Mesdames et Messieurs les Professeurs, Chers Étudiants,

Sur le point de quitter la scène de ce monde, L'Empereur Auguste lança cette apostrophe désabusée à ceux qui l'entouraient : « acta est fabula », la pièce est jouée. Oui, la pièce est jouée, c'est l'apostrophe que Marcien Towa aurait pu lancer, le mercredi 2 juillet 2014 à 13h, quand le rideau noir de ses paupières s'est définitivement fermé à la lumière du monde des vivants.

Si l'existence sur Terre ressemble à une pièce de théâtre ainsi que le suggère cette apostrophe de l'Empereur Auguste, ou comme Shakespeare l'a exprimé de manière directe dans « Le marchand de Venise », en écrivant qu'il « tient ce monde pour ce qu'il est, à savoir un théâtre où chacun doit jouer son rôle », il va de soi que chaque homme est le personnage central, chaque homme est le héros de la pièce de théâtre dans lequel il joue son rôle, en compagnie de nombreux autres acteurs qui sont autant de héros des pièces de théâtre qui s'entrecroisent.

Marcien Towa est le héros de sa pièce de théâtre ; et comme pour toutes les pièces du théâtre de la vie, quand le rideau est baissé il ne se lève plus. Quand il est fermé il ne s'ouvre plus. La troupe ne revient plus devant le public pour un énième rappel d'applaudissements. La comparaison de la vie, au sens de l'existence, avec une pièce de théâtre, va avec l'idée selon laquelle, le théâtre étant l'art de l'illusion par excellence, cette vie-là ne serait que vanité des vanités et poursuite du vent comme le proclame l'Ecclésiaste.

La vie du philosophe Marcien Towa n'aura pas été une poursuite du vent, pas plus qu'elle ne s'est non plus inscrite dans la logique du simple jeu, voire de la comédie et de l'illusion théâtrale. Le philosophe Marcien Towa aura été tout sauf un « joueur » et encore moins un comédien, lui qui n'a point laissé l'impression de nourrir le moindre doute sur le bien-fondé de ses convictions et de ses engagements, tant théoriques que pratiques ; lui cet enseignant et ce producteur d'idées qu'il présentait lui-même comme des idées de combat. Répondant à une question concernant le genre de combat qu'il avait mené, Marcien Towa avait répondu ceci : **« Je n'ai pas milité sur le terrain. Il semble que Frantz Fanon a milité sur le terrain ; ce n'est pas en maniant spécialement le fusil qu'il s'est illustré, mais en analysant la lutte. »**

Ce n'était pas pour jouer ni par pur formalisme que Marcien Towa s'est attaqué dès le début de son entreprise de production des idées et d'analyse de la lutte, à la présentation de la culture africaine comme étant une donnée biogénétique. Les critiques assénées à la négritude de Senghor ont mérité de l'être à ce moment-là. Un moment qui était encore dominé par les ravages produits par le complexe de colonisé culturel, et qui ont poussé certains intellectuels Africains à vouloir rejeter l'idée-même de développement, en rejetant la Raison

toute entière, étiquetée comme une Raison d'essence « hellène », voire « blanche » et « occidentale ». En effet, on ne pouvait pas prétendre rejeter la Raison sans rejeter ipso facto la science et la technologie. Pour certains idéologues à l'époque, l'idée de « développement » avait l'allure d'un slogan destiné à camoufler une volonté cachée de recolonisation de l'Afrique. A l'opposé de cette attitude, Marcien Towa a plutôt prôné, comme chacun le sait, la conquête de la science et de la technologie grâce auxquelles l'Occident développé a pu soumettre et dominer l'Afrique. A ce sujet, ceux qui ont lu dans Jalons II le texte intitulé « L'Université et la personnalité africaine » se souviennent que j'y fais référence à Marcien Towa dans le court passage suivant : « **La participation de l'université à la construction de l'Afrique suppose qu'elle se débarrasse de tout complexe et qu'au contraire, elle emboîte le pas à l'effort universel de conquête de la science et de la technologie. Car aussi longtemps que nous continuerons à présenter la science comme la science des Blancs, nous demeurerons des complexés. Et c'est en cela que le rejet de la raison hellène avait quelque chose de négatif,.... Je voudrais redire ici, ce que mon collègue Marcien Towa a toujours dit, à savoir que la faiblesse qui fut nôtre et qui permit à l'étranger de nous dominer culturellement reposait toute entière sur notre retard technologique** » Dans sa thèse publiée chez l'Harmattan en 2011 et intitulée : « Identité et transcendance » (p.22) il écrit : « **La thèse de l'identité culturelle comme essence immuable...nous emprisonne dans notre présente condition...Révolutionner notre condition présente implique une transformation en profondeur de nous-mêmes et de nos cultures, chose inconcevable dès que notre identité culturelle est posée comme une essence immuable** ».

Comment ne pas inscrire dans la même logique et la même compréhension, la défense par Marcien Towa d'une idée de la philosophie telle qu'elle nous est venue de la Grèce et d'Europe, à savoir une discipline intellectuelle faite d'analyse et d'examen critique, par opposition à toute connaissance ne se fondant que sur les croyances, les dogmes et les mythes. A la question de savoir pourquoi avoir emprunté et adopté « la voie ouverte par "mot européen" « philosophie » et fait recours à des ouvrages européens de philosophie pour découvrir ou redécouvrir la réalité de la philosophie »,

Marcien Towa répond dans « *L'idée d'une philosophie négro-africaine* » : « **cette voie n'a pas été empruntée parce que la question de l'existence d'une philosophie africaine n'a pas surgi du développement spontané et autonome de la société africaine** » (p. 17) C'est le même type de réponse que nous avons donnée à la question de savoir si on pouvait partir de la difficulté de traduire en une langue camerounaise la formule de Kant selon laquelle « le temps et l'espace sont des intuitions sensibles pures a priori » pour conclure à l'inaptitude de telle ou telle langue africaine à prendre en charge la réflexion philosophique. En d'autres termes, si un penseur africain avait conçu le même projet de fonder la connaissance, il aurait forgé les mots et les concepts idoines. (Langues africaines et réflexion philosophique, in Jalons II) Donc, ni complexe de dominé culturel, ni débat inutile sur un certain eurocentrisme prôné par Heidegger et ayant consisté à présenter la philosophie comme étant d'essence strictement européenne, c'est-à-dire concevable comme faisant partie de l'euroanéité en tant qu'euroanéité. Il n'empêche que sur cette question, et dans « *L'idée d'une philosophie négro-africaine* » toujours, Marcien Towa affirme « l'existence d'une tradition philosophique africaine profonde » en se fondant sur l'interprétation des contes et en particulier sur les contes de Kulu-la-Tortue, ZE-la –Panthère, Beme-le-Phacochère, Leuk-le-Lièvre, Bouki-l'Hyène.

Ces questions ont été largement discutées lors du colloque international de philosophie d'Avril 1983 à l'École Normale Supérieure et auquel Marcien Towa avait activement pris part. Il y avait personnellement présenté une communication intitulée « La philosophie entre le mythe et les sciences ». Ce colloque tout entier avait été conçu comme devant être une occasion de clarifier définitivement les idées sur la question très controversée de l'ethnophilosophie. C'est bien pour cela qu'il a eu comme thème général la « Questions de méthode en philosophie ». Des collègues béninois et sénégalais, tels que Paulin Hountondji et Raymond Aloys Ndiaye avaient fait le déplacement de Yaoundé.

La question de savoir qui avait été le père du concept d'ethnophilosophie y avait été soulevée et c'est Paulin Hountondji qui avait éclairé les participants au colloque en déclarant que « **le mot existait déjà avant que je ne l'emploie en**

1970, avant que Towa ne l'emploie à peu près à la même époque, sans que nous ne nous soyons jamais concertés ». Hountondji avait poursuivi : **« je précise que le mot existait, mais on ne s'était guère préoccupé de définir la chose et il s'est trouvé que par une coïncidence étrange, à partir du moment où on a tenté de définir la chose, on l'a fait en l'écartant, en « la répudiant ; le mot a pris tout de suite un sens péjoratif ».** Quelle preuve avait-t-il donné de l'existence du mot avant que Towa et lui-même se fussent mis à l'utiliser ? Voici la précision que Hountondji avait donnée le même jour, dans le cadre de la même communication : **« Si vous lisez l'autobiographie de Nkrumah qui a été publié en 1957 ou 1958, vous y verrez que Nkrumah nous informe que dans l'université américaine où il a fait ses études, il a pris une inscription pour préparer une thèse de doctorat sur un sujet d'ethnophilosophie, et là, Nkrumah n'emploie pas le mot dans un sens péjoratif ; l'ethnophilosophie n'est pour lui qu'une discipline scientifique comme l'ethnozoologie, comme l'ethnobotanique, comme l'ethnomédecine, l'ethnolinguistique..etc. ».**

Au cours du débat qui a fait suite à l'exposé de Paulin Hountondji, quelle a été la réaction de Marcien Towa ? Marcien Towa n'a pas engagé une quelconque contestation sur le sujet ; il a plutôt remercié Hountondji pour les clarifications précises qu'il a apportées sur la question : **« Je voudrais d'abord remercier Hountondji pour la clarification qu'il a faite concernant la manie de coller le préfixe « ethno » à tout ce qui est africain et primitif. »** Ce débat rappelle celui ayant consisté à savoir qui, de Césaire ou de Senghor, avait été l'inventeur du concept de « négritude ». Je crois savoir que ce fut Aimé Césaire. Le terme fut en effet forgé par lui dans le numéro 3 de la revue des étudiants martiniquais, « L'Étudiant noir ». Il l'emploie de nouveau en 1939, lors de la première publication du Cahier d'un retour au pays natal. Senghor reprend le concept et l'emploie pour la première fois dans ses « Chants d'ombre »

En cet instant précis où j'évoque le souvenir de ce colloque, permettez-moi d'associer à ce bref témoignage, les collègues camerounais qui avaient également pris une part active à ce colloque et qui avaient discuté avec l'homme à qui nous disons adieu en ce jour. Je veux mentionner ici : Fouda Basile, Eboussi Boulaga, Manga Bihina, Dimi Charles, Le défunt Nanga Bernard, Le défunt Mfoulou Jean, Ndebi Biya, Hubert Mono Ndjana, le défunt Tana

Ahanda, Ondoua Pius, Rachel Bidja, Titti Nwell, Mbede raymond, madame Jacqueline Ekambi Moutome, Ngoura Célestin.

Mesdames et Messieurs, chers collègues,

Je ne saurais terminer ce témoignage sans évoquer un aspect important et bien caractéristique de la personnalité philosophique de Marcien Towa. Je pense au militant anticolonialiste et anti impérialiste .Ceux qui ont lu « L'idée d'une philosophie négro-africaine » se souviennent qu'un débat est reproduit à la fin de cette œuvre qui avait initialement fait l'objet d'un exposé devant un cercle restreint d'enseignants, avant sa publication. Eh bien, quand dans ce débat le collègue Français Sablé, qui a tenu pendant un moment le département de philosophie de la Faculté des Lettres et Sciences humaines prend la parole pour dire à Marcien Towa que son texte lui « **apparaît comme un discours idéologique de combat plutôt que comme une réflexion philosophique soucieuse avant tout de vérité** », Sablé fait allusion entre autres passages, à ceux dans lesquels Marcien Towa parle d' « **écraser l'infâme** », « **d'ennemis à abattre** » ou encore du passage où il parle de « **tous ceux qui... seront priés de s'écarter pour nous laisser interroger nous-mêmes sans intermédiaires la réalité naturelle ou socio-historique, ainsi que Dieu lui-même** ».

La réaction de Towa fut cinglante : « **Vous faites mine d'être scandalisé par la formule « ennemis à abattre », comme s'il s'agissait d'un appel à un massacre général et aveugle des occidentaux, ou plus spécialement des coopérants. Méprise ou diffamation consciente de notre pensée ? Quoi qu'il en soit, mettons les points sur les i : l'impérialisme occidental est un fait. La lutte révolutionnaire de ses victimes contre la violence oppressive est également un fait historique majeur, je n'y suis pour rien. La nécessité de la violence révolutionnaire a été démontrée, en ce qui concerne les peuples noirs, par Césaire, Fanon, par Malcom X et par les héros des luttes de libération nationale, c'est aujourd'hui une évidence** » (p. 87)

Une dernière prise de position de sa part, sur cette question, se trouve dans le compte-rendu des discussions ayant donné lieu à la publication par le Cercle Camerounais de philosophie de l'ouvrage intitulé « Philosophes du Cameroun » : « **C'est le reproche qu'on me faisait au département à propos**

de l'idéologie...On disait que je faisais de l'idéologie et que ce n'était pas de la philosophie. C'est un reproche que je ne mérite pas » avait sobrement dit Marcien Towa

Monsieur Le Ministre, Monsieur le Recteur, Chers collègues,

Laissez-moi à présent dire un au revoir personnel à Marcien :

Mon cher Marcien,

En guise de bouquet ce ne sont pas des fleurs qui se fanent et qui passent, ce sont des pensées et des réflexions assemblées en ce témoignage philosophique. Mon bouquet de fleurs pour t'accompagner dans ton voyage, c'est l'évocation de ce qui, de toi, n'est pas censé mourir, à savoir la lettre et l'esprit de ta pensée. Toi, qui n'as pas ignoré cette réflexion de Bertrand Russell selon laquelle « l'un des symptômes d'une proche dépression nerveuse est de croire que l'œuvre qu'on accomplit est terriblement importante ». A aucun moment, Il ne m'a semblé que tu aies laissé percevoir un tel symptôme.

Nous n'avons jamais vu passer le moindre nuage de vaine dispute ouverte entre nous, autour des idées que nous défendions, même s'il n'a pas manqué des gens pour tenter d'introduire de tels nuages. Tu ne t'étais pas fait prier pour participer à la table ronde d'hommage que le CERCAPHI a organisée en ton honneur en janvier 2005 et qui figure dans l'ouvrage collectif « Philosophes du Cameroun », en reconnaissance aussi de l'attitude positive qui fut la tienne chaque fois que le CERCAPHI a eu à te solliciter. Dans son « Histoire de la philosophie africaine », Hubert Mono Ndjana ne s'y est pas trompé quand il nous a classés dans le même deuxième, des trois courants qu'il distingue.

Tu as été un homme d'idées et de conviction, fidèle à tes idées et à tes convictions jusqu'à la fin, mais dans l'acceptation de la contestation constitutive de l'esprit d'ouverture que prône toute philosophie digne de ce nom, ainsi qu'en témoigne la discussion contradictoire immédiate que tu n'as pas hésité à insérer à la fin de « L'idée d'une philosophie négro-africaine » et à laquelle j'avais pris part.

Tu as tenu le rôle qui était le tien dans la pièce de théâtre de ta vie. C'était ton rôle, créé par ta liberté, et non l'interprétation d'un rôle conçu et décidé par un

divin dramaturge ! N'était-ce qu'un rôle de professeur ? Assurément non ! C'était un rôle de « Maître » Tu passes à présent de l'autre côté du rideau. S'agit-il d'un rideau qui ne se lèvera ou ne s'ouvrira plus pour de nouveaux saluts et des applaudissements habituellement répétés et réclamés par la salle, à la fin du spectacle ? Le rideau se lèvera à coup sûr, à l'occasion des travaux et des colloques qui ne manqueront pas de porter sur ton œuvre ; le rideau est même levé en permanence car, Cher Marcien Towa, tu n'auras pas été un héros né de l'illusion théâtrale mais un héros de la vie réelle. André Malraux a dit un jour que: « Le tombeau des héros est le cœur des vivants » ; le cœur ou plutôt l'esprit des vivants ? La postériorité dira.

Va, Mon cher collègue, et que ton âme repose en paix